

Bertrand Ploquin

À la recherche d'Amalia D.

Entre deux rendez-vous

Éditions Scenent

© Scenent, 2022

ISBN : 978-2-493533-00-5

*À mon copain Franck Haro,
J'espère que là-haut tu te fais les films les plus beaux.*

À Muriel.

À Samuel.

*Enfin, à Suzanne,
qui déjà découvre le goût éternel de l'amitié.*



Table des matières

Joyeux anniversaire Franck !	13
Mission Amalia	35
Enquête de voisinage.....	67
Quasi-sosie	95
La piste de Jean-Pierre	117
Allô Amalia ?	141
Du bout des lèvres	165
Épilogue	199

On repartit en direction des gigantesques pylônes d'acier, des grandes courbes dessinées par les haubans et tous, nous chantions *For he's a jolly good fellow* pour Kramer que nous avons laissé dans sa salle à manger, qui nous avait regardés partir en nous adressant un salut de la main. *Jolly good fellow. Which nobody should deny.*

Le Club, Leonard Michaels

Joyeux anniversaire Franck !

« J'espère que tu l'as pas déjà », j'ai dit.

Voilà ce qu'il s'est passé : c'était l'anniversaire de Franck. Est-ce qu'on aurait fait les choses différemment sans ça ? Pas sûr. D'abord parce que personne ne pouvait savoir que ce serait son dernier anniversaire. Il y avait un « 12 » gigantesque qui flottait au plafond, deux ballons de baudruche jaunes gonflés à l'hélium, où à l'espoir, allez savoir. Et puis parce que personne à douze ans n'a le droit de se poser la question de savoir s'il connaîtra la joie d'avoir treize ans. Sauf Franck.

C'était le genre à ne pas avoir de défaut. Le type sain. Je me souviens à quel point ça m'avait marqué, justement, lors de mon entrée au collège. Un garçon tout de suite agréable alors que nous étions tous plus ou moins perclus de complexes, de boutons pubères ou d'énergie mal contenue. Mais Franck, non. Après coup, aujourd'hui je crois que si je le croisais en soirée je serais désarçonné par l'absence évidente de névrose. Il y a toujours, chez les gens qu'on rencontre pour la première fois, un trait de caractère particulier, disons une aura, qui trahit un secret. Un comportement excessif qui

voudrait masquer un manque, ou bien un excès de discrétion pour ne surtout pas attirer l'attention, une attention qui aura laissé des traces dès l'enfance, ou bien encore des gestes, des postures, des comportements qui sont les stigmates d'une peur, d'un trauma, d'une expérience douloureuse de ce qu'il faut bien appeler la vie. Ça, ce sont des choses qui, moi, me sautent aux yeux. Mais déjà, en septembre de cette année de début de millénaire, lorsque j'ai vu Franck pour la première fois, j'ai été troublé comme je le serais aujourd'hui de ne rien voir d'autre qu'une lumière, même pas aveuglante, juste limpide, douce, profonde, nette, sans tremblement : pure. Une lumière qui vous renvoyait à vos ombres. À vos luttes. À vos complexes, même inconscients. J'avais été suffisamment impressionné pour ne pas bien comprendre pourquoi ce garçon était venu me voir un jour dans la cour avec sa franchise calme, une franchise qui résonnait comme du cuivre : en douceur, en chaleur, en reflets qui vous reconfortaient. Sa démarche vis-à-vis de moi ne relevait d'aucun mystère, aucune intention cachée. Simplement, il m'aimait bien. Depuis les prémices de mon adolescence je craignais qu'on me perce à jour, qu'on découvre que j'étais profondément timide et surtout qu'on me le reproche, ou pire, qu'on s'en serve contre moi. Je craignais ce moment où on me pousserait en avant devant une foule inconnue en me disant « allez, parle, enfin ! Ça va te faire du bien, il faut que tu dépasses cette timidité Bertrand, c'est totalement

stupide ! » Et puis j'avais peur de me faire remarquer, j'avais peur de n'être à la hauteur de rien, de ne jamais plaire aux filles, de ne jamais satisfaire la fierté de mes parents, les attentes de mes institutrices et mille petits complexes encore qui faisaient de moi, somme toute, un enfant comme les autres. Franck, à l'évidence, ça n'était pas les complexes qui le freinaient. Alors oui, ça m'avait troublé, je me demandais bien ce que ce type me voulait, et le simple fait qu'il me parle exigeait de ma part de relever un challenge : qu'il ne regrette pas son intérêt pour moi, aussi soudain qu'incongru.

Franck n'était pas un leader. Ça n'était pas le type qui haranguait la foule pour la motiver à se battre ou à aller voter. Ça n'était pas un tribun. Son charisme incroyable, il le tenait de sa tranquillité. Une assurance sereine, une paix intérieure qui semblait pouvoir résister à tous les coups. Une sagesse. Il l'accommodait avec un humour fin, loin des plaisanteries graveleuses et bancales des adolescents de notre âge. Si l'on a l'âge de ses hormones, alors Franck devait puiser les siennes dans les profondeurs du jadis, à une époque où l'humour n'était pas une arme de combat pour les polards, comme moi, qui n'avaient pas les poings assez fermes pour casser des figures dans la cour de récré mais où les mots avaient une étoffe, une dimension épaisse et palpable. Pas des fléchettes de bar, mais des vallées, des monts, des chemins frais soufflés au vent. Non, il n'était décidément pas de la même époque que nous, ni de la même facture. Les

garçons de ma classe étaient des buzzers de jeu télé, lui était un violon. Moi, un ukulélé. Symbole de mon ambition.

Il faut dire que ma vision du monde se résumait à la ville que nous habitions tous les quatre, Franck, Sammy, Raphaël et moi. Allais-je souvent à Paris ? Pas si sûr. Je ne m'en souviens pas très bien. Peut-être pour des occasions particulières. Principalement pour des magasins d'une taille impossible à envisager dans notre banlieue dortoir bien que nous ayons tout à portée de pas, dans des dimensions plus modestes.

Depuis la maternelle nous nous suivions de classe en classe, à part Franck, qui nous est apparu ce lundi de septembre dans la cour du collège pour notre entrée en sixième. Nous nous suivions et nous étions les premiers de la classe, toujours. Nous nous tirions la bourre, un coup l'un en tête, un coup l'autre, puis le troisième. Une sorte de jeu savamment entretenu par nos mamans qui faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour nous coller dans les mêmes classes afin, disaient-elles, d'optimiser nos chances de réussir dans la vie. Premiers de la classe, cela voulait dire que le monde nous tendait les bras. Il nous appartenait. Encore quelques années et nous n'aurions qu'à nous baisser pour récolter les fruits de notre puissance en germe. Il y avait quelque chose d'évident dans notre perspective. Rayonnement de nos mères encore, qui nous baignaient dans cette certitude au point qu'elle

nous soit naturelle ? Fort possible. Toujours est-il que, rois du monde sans coup férir, nous abordions le collège comme une formalité. Disons un mauvais moment à passer. Et encore ce moment n'avait-il de mauvais, pensions-nous, que sa durée. Et le monde irait de même, tout au long de notre vie. Pourquoi, sincèrement, en douter ? Placés malgré nous au sommet d'une pyramide darwinienne, nous ne nous posions aucune question, nous constations froidement les faits, sans haine, sans autre agressivité que pour cette première place bien dérisoire certes mais qui faisait le sel de nos jours bien avant que nous découvriions ce qu'étaient les filles.

Mais le monde n'est pas limité à l'enclos du collège, ni aux grandes routes qui ceignent notre banlieue. Et quand vous entrez dans un établissement où émerge un Franck, vous comprenez violemment qu'on vous a menti. Qu'on vous a bercé d'illusions, et que c'est dangereux de faire ça. Parce que vous n'êtes pas prêt. Nous n'étions pas prêts. Franck était brillant, modeste, et habité d'une sagesse qui nous renvoyait à nos couches-culottes. S'il y a bien une qualité majeure que nous partagions, Sammy, Raphaël et moi, c'était cette humilité de reconnaître quand l'autre était meilleur que nous. Franck nous mit tous d'accord, cela ne nous était pas arrivé depuis la maternelle, probablement.

Et pourtant, il fallait bien qu'il y ait un bug quelque part. Que la superbe mécanique de Franck se grippe. Et en effet : depuis tout petit, Franck accumulait les problèmes de santé. Malade tout le temps. Déjà en sixième il avait dû manquer un bon quart des cours, entre séjours à l'hôpital et cures de repos. Ne me demandez pas ce qu'il avait, je n'en savais rien et n'aurais rien compris de ce qu'on m'aurait dit. La maladie, pour moi c'était un rhume. Au-delà cela relevait d'un autre monde, d'une autre espèce. Reste que malgré ses absences et ses maladies, Franck franchissait les étapes de classe en classe avec une maestria légère, un détachement qui relevait de la pure formalité. Les séjours à l'hôpital, loin de la cour de récré, prenaient déjà beaucoup trop de place dans sa vie, réclamaient beaucoup trop d'énergie. Les devoirs et les leçons ne devaient pas être un problème en plus. Il fallait qu'il les solde d'un revers de la main : il s'en acquittait avec un magistral dédain. Sans mesquinerie il nous gommait aux premières places et accumulait les félicitations à chaque conseil de classe. Nous aussi, certes. Mais nous assistions à tous les cours. Pas lui. Lui, il concentrait ses efforts. Le rendement était bien supérieur. Peut-être parce que son essentiel était ailleurs.

Depuis quelques mois, pour Franck le nouveau problème s'appelait « gliome pontique intrinsèque diffus ». Dans les milieux médicaux on le résumait souvent par son acronyme anglophone : DIGP. Mais lorsque Franck lui-même finirait par

nous en parler, ce serait bien plus prosaïque : cancer du cerveau. Ça, ça commençait à me parler. Ça me parlera encore dans de nombreuses années, quand ma mère en souffrira une première fois, et dont elle sortira totalement guérie avant une rechute fatale quelque dix ans plus tard. Mais enfin revenons à Franck : cancer du cerveau. À douze ans, et même si tout ce que vous avez craint jusque-là était une angine blanche dans un novembre plus frais que d'habitude quand vous aviez quatre ans, voilà le genre d'annonce qui vous plongeait dans une perspective étrange. Il y a des mots comme ça, qui élargissent brutalement votre vision du monde, et trempent soudain le coton de vos jours dans un acide brûlant, et vous éveillent à une autre vie, soudain plus vraie. Un réveil qui vous laissait groggy.

Bon. C'était donc le douzième anniversaire de Franck, nous étions tous réunis dans sa chambre. Un gros ballon de baudruche gonflé à l'hélium flottait au plafond. Jamais je n'en avais vu de si gros. La mère de Franck ne faisait jamais les choses à moitié. Déjà l'année précédente, elle avait fait venir un orchestre. Elle était tellement heureuse que son fils se soit fait des amis aussi vite et aussi chouettes que nous (chouettes, dans le sens où elle aurait pu craindre que Franck décide de cramer ses dernières chandelles avec des loulous fumeurs de Marlboro qui préféreraient jouer au baby-foot au café d'en face au lieu d'aller en cours).

« J'espère que tu l'as pas déjà », et Franck me regardait comme s'il pouvait encore manquer de quoi que ce soit : sa chambre était encombrée de jouets, de jeux, de consoles vidéo, de DVD, et de livres, tant de livres, surtout des livres sur le cinéma, Star Wars, Marvel, et des dizaines d'autres ouvrages sur des cinéastes ou des comédiens dont nous n'avions jamais entendu parler.

Dans ses mains, notre cadeau commun semblait futile. Il l'a palpé : « Un livre, je parie », avec son petit sourire en coin, qui voulait dire « Eh les copains on est là avant tout pour se marrer ». Il a fallu que Sammy ajoute « Perdu ! C'est une boîte de chocolats. Goût saucisson. Bon anniv', camarade ». Ça nous a fait rire. Franck a toussé un peu. On n'a pas voulu l'entendre. Il a apprécié. Dans son lit, redressé contre son oreiller, il affichait déjà tous les signes d'un état pas génial. On n'allait pas en rajouter.

Il a secoué le paquet, délicatement décollé le Scotch avec une précaution flatteuse, puis écarté les pans de papier cadeau pour en extraire le livre que nous avions mis une bonne demi-heure à choisir.

- *Le Cancer pour les nuls*, version illustrée. Non, je ne l'avais pas celui-là. Merci, vous faites mieux que mes parents.
- Tu charries, Francky, a répondu Raphaël. Jamais mes parents ne m'achèteront une console de jeu,

et toi tu les as toutes. Franchement, file-moi un peu de ton cancer.

Ça aussi, ça nous a fait rire. On peut rire de tout, ça dépend avec qui. La mère de Franck est entrée et nous avons cessé de rire. Elle tenait un plat volumineux recouvert de papier d'alu, qu'elle a posé sur une commode. Elle était fatiguée, ça se voyait. Le sourire forcé, condamné, mais elle faisait cet effort pour nous, pour son fils, cette image m'a beaucoup marqué. Je crois que j'ai ressenti une solide admiration pour elle au niveau du bas-ventre. Faut-il que seules les femmes tragiques me touchent... mais c'est une autre histoire.

— Les enfants, je suis tellement, tellement heureuse que vous soyez là !

Elle s'est approchée de Raphaël et lui a collé un baiser appuyé en lui tenant la tête dans les mains. Puis elle a secoué les cheveux de Franck, en silence ses yeux lui demandaient si tout allait bien, s'il n'allait pas être trop fatigué. Franck a détourné le regard et a tendu le livre bien haut :

— Regarde maman, je vais le montrer au docteur Ghis. Si ça se trouve il ne l'a même pas lu, ce gros nul !

Forcément, le visage de sa mère s'est un peu figé. Puis elle a frappé dans ses mains.

— Qui veut du gâteau ?

Elle a enlevé le papier d'aluminium. Dessous, un très beau gâteau d'anniversaire avec les deux bougies qui disaient 12 ans plantées sur un glaçage blanc parfait. Nous avons tous crié « moi ! », et plusieurs fois encore. Il fallait bien nettoyer cette ambiance bizarre à coups d'évidence et de bonnes grosses blagues, évacuer au Kärcher de notre joie enfantine l'humeur sale qui venait soudain de noircir l'air de la chambre. Rien de tel que nos rires.

La sagesse de Franck venait du fait qu'il savait. Quand on sait que l'on va partir bientôt, et que l'on a épuisé notre dernier effort pour profiter de la vie plus que ce qui nous est normalement permis, comment nier la sérénité qui nous habite alors ? Qui vous remplit, vous contamine en douceur, comme se remplit le verre du sucre dans lequel s'oublie la goutte d'absinthe. La sérénité comme ultime clin d'œil à la vie. Comme la poignée de main de deux amis qui, en silence, dans l'eau de leurs regards, synthétisent toute la gratitude de s'être reconnus. Mais nous avons aussi douze ans. Et pour nous cette sérénité était inaccessible, et heureusement. Là résidait le décalage persistant entre Franck et nous. Il relevait de notre responsabilité d'enfants de nier la mort et de foncer tête baissée dans les bêtises, les jeux vidéo, les blagues potaches et les gâteaux au chocolat. Il relevait de notre responsabilité personnelle de ne rien connaître du monde et de nous en foutre magnifiquement. Comme il était de la responsabilité de Franck de savourer avec nous les heures volées à

son enfance, lui déjà trop adulte, trop vieux pour son âge, trop mûr et trop sage.

Trop mûr, ça se voyait dans ses centres d'intérêt : Franck lisait beaucoup, des trucs qui nous échappaient totalement, des romans d'adultes, avec des histoires d'amour compliquées et des adultères. Oh bien sûr, les adultères, les histoires de grands, on connaissait bien : autour de nous, nombre de nos camarades avaient des parents divorcés. Raphaël lui-même avait peu connu son père qui vivait quelque part dans le sud depuis des années. Ils ne s'étaient pas vus depuis l'anniversaire des six ans de Raphaël. Mais c'était justement l'une des raisons pour lesquelles nous préférions lire autre chose. Est-ce que nous avons vraiment besoin d'un mode d'emploi de nos vies ? Non. Mais Franck, lui, oui. J'ai compris il y a peu que s'il lisait tant d'histoires d'adultes, c'était probablement parce qu'il brûlait les étapes plus vite que nous. D'une certaine façon, Franck consommait sur place une vie qu'il ne pourrait jamais emporter. Alors se plonger dans des romans où aucun héros n'était un enfant, c'était pour lui une façon de connaître ce que nous mettrions, nous, des années à découvrir. Une façon d'être déjà l'adulte qu'il ne connaîtrait peut-être jamais. Oui, Franck était un vieux sage qui faisait des grimaces d'enfant. Nous, nous picorions mollement dans le bol du Club des Cinq, de Fantômette ou d'Harry Potter première époque, dont les aventures paraissaient au compte-gouttes. Ça nous allait très bien.